BELINDA CANNONE

EUGÈNE

HISTOIRE D'UNE AMITIÉ

éditions
THIERRY MARCHAISSE

PRÉLUDE

J'aurais pu ne jamais le rencontrer. Il vivait depuis sa naissance dans une petite région du Cotentin et ses rares déplacements ne le conduisaient pas plus loin que Caen ou Cherbourg, il avait le certificat d'études, avait été garçon de ferme puis ouvrier dans une entreprise du bâtiment et, du fait de nos activités si différentes, nos chemins n'avaient guère de chance de se croiser. Mais nous avons fait connaissance, par hasard et par la grâce d'un coin du monde qui nous était cher – qui me l'est devenu –, sans doute aussi parce qu'étant l'un et l'autre à l'affût des cœurs semblables, nous nous sommes reconnus. Notre amitié assidue a duré presque trente ans. Puis, en 2019, Eugène s'est éteint.

Lorsque je parle de lui, on me dit souvent : « Ah, mais moi aussi je connais un Eugène ! » Bien entendu, si mon Eugène a ses traits propres – caractère, habitudes, goûts, enfance, famille –, fort

heureusement il a, un peu partout, des frères en noblesse. Ces personnalités dont la bienveillance, la rectitude, ou pour mieux dire la lumière, façonnent l'allure générale du monde, ont une valeur inestimable. Car chacun pèse dans la balance et l'histoire humaine s'édifie par l'accumulation de ces expériences *locales*, bonnes ou mauvaises.

J'ai longtemps chéri la chimère d'un monde en équilibre entre le bien et le mal. Pour atteindre cet équilibre, il faut tâcher que le premier compense le second, ce dont chaque personne est responsable par ses actes et par ses paroles, à la place qu'elle occupe, quelle que soit cette place. Aujourd'hui (2026) que l'équilibre est rompu et le monde si inquiétant, je fais effort sur moi-même pour résister à l'idée que les sociétés ne seraient gouvernées que par des passions tristes et des pulsions brutales, et pour entretenir (sauver) ma disposition à la joie. Pour aimer vivre, il faut pouvoir aimer les humains : on n'entre jamais seul au paradis. C'est pourquoi la beauté impeccable d'un homme simple, dont la bonté et la finesse contribuaient à l'équilibre général du monde, mérite d'être connue.

La plupart du temps, l'amitié repose sur des connivences culturelles et de trajectoire. Mais quand elle unit des êtres aux parcours si dissemblables que

ceux d'Eugène et de moi ? Alors se révèle ce vrai fondement de l'amitié qui repose sur un accord des valeurs, de la morale, de la conception de l'humain. Avec Eugène et sa femme, Michèle, c'est ce cœur de l'amitié que j'ai eu le sentiment de toucher.

Il me semble que ceux que nous avons aimés continuent de nous accompagner, à leur manière éthérée. Eugène flotte autour de moi, lui ou son souvenir, ses expressions, ses idées, ses conseils de jardinage, sa vision des hommes, sa manière d'écouter, de donner, de rire, lui auquel je suis reconnaissante de m'avoir fait éprouver la beauté du plus précieux des adjectifs : fraternel.

« Eugène, ce matin j'ai décidé que j'allais écrire un livre sur vous.

— Est-ce qu'on a le droit de refuser ? »

Sitôt arrivée dans ma maison du Cotentin, j'étais passée le voir. Depuis deux jours, Eugène était au plus mal : « S'il ne va pas mieux d'ici vingt-quatre heures, m'avait écrit son fils, le médecin a prévenu que ce serait la fin. » Pourtant, je l'avais trouvé à table, entouré d'une partie de ses enfants, les cheveux ébouriffés et la barbe pas rasée, les yeux gonflés, mais il était là. Dur à cuire, Eugène.

De quoi mourrait-il ? Comme il avait toujours refusé avec la dernière vigueur d'aller à l'hôpital, personne ne savait vraiment ce qu'il avait aux poumons et à la prostate. On m'annonça qu'il prenait des antibiotiques : miracle ! Il n'avait jamais accepté aucun médicament depuis qu'on lui avait

administré, vers ses douze ans, une piqûre avec une seringue pour bestiaux – c'est du moins comme ça qu'il se justifiait.

Eugène savait refuser beaucoup de choses, c'est pourquoi, quand il m'a demandé : « Est-ce qu'on a le droit de refuser ? », l'un de ses fils m'a dit en riant : « Ça, c'est la première phrase de votre livre. » La remarque, si exacte, avait la beauté d'une équation mathématique. Eugène et sa femme Michèle ont juste atteint le niveau du certificat d'études, et parmi les enfants la plupart n'ont pas le bac. Mais quand je les écoute, je suis toujours frappée par l'intelligence qui règne dans cette famille Anne (c'est leur patronyme) : comment décrire cette souplesse de l'esprit, cette rapidité des connexions, cet humour ? Si je suis souvent blessée par l'énormité de la bêtise, d'un poids considérable dans les affaires humaines, je ne boude jamais mon enthousiasme devant l'intelligence, qui m'est une raison d'espérer.

Je suis repartie en me disant que cette nuit, ou le lendemain, Eugène serait peut-être mort. Et si, depuis que je le savais malade, j'avais imaginé de faire son portrait, c'est non seulement parce que sa femme et lui comptaient parmi les gens que j'aimais le plus au monde, mais parce qu'Eugène méritait de laisser une empreinte sur cette terre. Il avait

d'ailleurs pensé écrire ses mémoires, une vingtaine d'années plus tôt, et je lui avais offert, pour qu'il y note toute idée sitôt qu'elle lui viendrait, des petits carnets qu'il pouvait glisser dans la poche pectorale de sa cotte – le vêtement bleu de travail qui était sa tenue ordinaire. Je crois qu'il ne s'en est jamais servi.

Un portrait est toujours un livre de deuil, il aide à endurer la perte et il *rend*, comme on dit à la fois rendre un paysage, rendre hommage et aussi donner en retour. Il est un contre-don : dans l'amitié ou dans l'amour, quand on reçoit beaucoup, on espère rendre autant.

Comment rendre Eugène ? C'était un homme simple (comme on dit), mais certaines personnes, qui pourraient passer inaperçues parce que, menant des existences paisibles et modestes, elles ne laissent pas de trace remarquable dans le monde, certaines personnes sont supérieures – humainement supérieures. Et de même que l'histoire d'une nation ne s'écrit pas seulement à travers le destin de ses grands personnages, les « vies minuscules » nous renseignent sur l'humanité.

J'ai commencé, le 17 février 2018, ce récit écrit le soir – doublement livre du crépuscule. Comme je

ne voulais pas risquer de perdre les idées, les émotions et les souvenirs qui surgissaient pendant les dîners chez Eugène et Michèle, sitôt de retour chez moi, vers vingt-et-une heures, je les consignais sous la date du jour, comme un journal. Je désirais que rien ne m'échappe qui devait contribuer à l'exact portrait d'Eugène. Plus tard j'ai réorganisé ces notes.

Les bébés s'attristent souvent au crépuscule et pleurent, avant d'apprendre l'alternance du jour et de la nuit. Il faut tant d'abandon pour glisser dans le sommeil. C'est entre chien et loup que nous pressentons la fin, toute fin, et ainsi apprenons à mourir. Mais dès que s'installera la nuit, la leçon sera oubliée et nous sentirons que cet autre monde, avec ses contours nets, ses activités et ses plaisirs, n'ouvre pas vers une fin mais vers un espace-temps différent, allègre souvent.

Dans le Cotentin, le crépuscule sur les champs annonce la nuit douce et lente, la paix qui se répandra sur toutes choses et bêtes assoupies, et les oiseaux lancent leurs derniers chants pour saluer l'entrée du nocturne. Quand le ciel où s'avance le couchant prend ces teintes extravagantes, orangées et roses, il arrive que je sois frôlée – comme près de la tempe l'aile d'une chauve-souris en chasse – par

une pointe de mélancolie. Mais plus souvent, j'ai le cœur réjoui par la splendeur du monde et j'observe en légère apnée le flamboiement qui s'étire : tant de beauté devant mes yeux déployée. Enfin le ciel, caché dans la journée par l'épaisseur de l'atmosphère, se donne à admirer. Les étoiles sont à nouveau visibles et certains soirs, une lune fabuleuse monte derrière mon chêne.

À partir d'un certain moment (notre crépuscule) s'amorce autour de soi la série des disparitions et la mort pénètre dans la vie par cent petits abers. Durant ce mois de février 2018 où j'ai commencé à prendre des notes à propos d'Eugène, et tandis que ma mère s'enfonçait lentement dans la maladie d'Alzheimer – l'évidence nous en était apparue en janvier –, j'appris deux décès, dont celui d'un cousin de mon âge.

Le lendemain de cette soirée où j'avais été soulagée de retrouver mon ami échevelé mais debout, j'ai jardiné presque deux heures dans l'après-midi – dès février il faut commencer le nettoyage, fleurs fanées, feuilles tombées, clématite à tailler, buddleia et vigne à rabattre, anémones et marguerites à contenir… Travail de Sisyphe jardinier. Après cette

TABLE DES MATIÈRES

Prélude 9

L'ami 13

La maison 23

Oiseaux, rivières 33

Des enfances 47

Habiter le monde 61

La lumière baisse 71

Se quitter 79

Le linteau 89

Éditions Thierry Marchaisse
www.editions-marchaisse.fr

Imprimé en France sur les presses de
Corlet Imprimeur à Condé-sur-Noireau (14)
Papier certifié PEFC. Label Imprim'Vert
Dépôt légal : septembre 2026
Numéro d'impression : 26040590

EUGÈNE

HISTOIRE D'UNE AMITIÉ

J'aurais pu ne jamais le rencontrer. Eugène vivait depuis sa naissance dans une petite région du Cotentin, il avait le certificat d'études, avait été garçon de ferme puis ouvrier dans une entreprise du bâtiment et, du fait de nos activités si différentes, nos chemins n'avaient guère de chance de se croiser.

Mais par la grâce d'un coin du monde qui nous était cher et parce qu'il y a bâti ma maison des champs, sans doute aussi parce que nous étions l'un et l'autre à l'affût des cœurs semblables, nous nous sommes reconnus. Notre amitié assidue a duré presque trente ans, jusqu'à sa mort.

B. C.

BELINDA CANNONE est romancière et essayiste. Son œuvre explore en particulier les liens qui nous construisent. Elle est notamment l'autrice chez Stock de *S'émerveiller* (2017), de *Venir d'une mer* (2025) et aux éditions Thierry Marchaisse de *Comment écrivent les écrivains* (2025).

éditions
THIERRY MARCHAISSE
ISBN : 978-2-36280-319-2